

la phénoménologie mais dans et pour une vérité dont la philosophie n'est plus la mesure. Certes, la douleur, l'arrachement à soi qu'implique l'inspiration peuvent être phénoménologiquement rejoints mais l'une et l'autre reçoivent eux-mêmes leur vérité d'une dimension que cette fois la phénoménologie ne rejoindra jamais : celle de la vie en Dieu, c'est-à-dire de la louange. Thérèse, tout comme Jean, ne sont-ils pas pour cette raison hors ou au-delà de toute « bibliothèque d'histoire de la philosophie » ?

Benoît DONNET

Jean-François Billeter, *Li Zhi, philosophe maudit (1527-1602)*, Paris, Allia, 2024, 288 p., 22 €.

Cet ouvrage réédite la thèse, inachevée, que Billeter a soutenue en 1976 (Droz, 1979). C'est une biographie très cultivée et précise de Li Zhi, qui mène le travail jusqu'à la publication en 1590 du *Livre à brûler* ; manque une suite qui aurait mené jusqu'au *Livre à cacher*, que Li Zhi a publié trois ans avant de se suicider dans une prison de Pékin. Ce qui manque aussi au lecteur qui découvre ce travail, c'est une édition en français de ces deux livres majeurs : la curiosité éveillée ne peut encore se satisfaire par une édition française. Il existe une anthologie anglaise : Li Zhi, *A Book to Burn, and a Book to Keep*, Columbia University Press, 2016.

Nous sommes en plein XVI^e siècle, à l'époque des Ming. Né dans une famille pauvre, Li Zhi a peiné dans ses études, et obtenu sa licence ; il est entré dans le petit mandarinat, allant de poste en poste. C'est arrivé à quarante ans à Pékin qu'il entre dans un milieu véritablement cultivé, et comprend qu'il doit trouver la voie ; et il se met alors à étudier « la philosophie », à savoir la pensée bouddhique, et celle de Wang Yangming, qui insiste sur la nécessité d'une philosophie vécue, d'une morale véritablement pratiquée et qui dénonce la superficialité du respect des rites, des convenances, etc. Li Zhi à sa suite rappelle que jamais Confucius n'a enseigné à personne qu'il fallait l'imiter ; et il attaque l'idée de devoir. Puis, il passe à Nankin, puis dans le Yunnan. Wang Yangming a suscité la naissance d'académies, où l'on pratiquait la libre exégèse des classiques ; jugées rebelles, elles furent fermées en 1579.

Un moment capital dans le parcours de Li Zhi est celui de la découverte de He Xinjin (1517-1579), homme admirable, qui avait renoncé à une carrière mandarinale et édifié une « maison de l'harmonie communautaire », dans laquelle il avait regroupé tout son clan, et pris en main toutes les affaires communes. C'est au début de 1553, à Yongfeng, que He Xinjin fonda cette communauté égalitaire, qui rassemblait des milliers de personnes, et où tout était organisé collectivement : le logement, les repas, l'instruction des enfants ; elle dura six ou sept ans. He Xinjin avait espéré qu'elle s'étendrait de proche en proche, par la vertu de l'exemple, à l'ensemble de la société, et que la paix se répandrait partout. Il semble que le chef de district, irrité, imposa des taxes exceptionnelles à la communauté, puis jeta He Xinjin en prison ; condamné à mort dans un premier temps, puis à l'exil, il fut sauvé par un ami qui l'emmena à Pékin, puis il dut fuir encore, etc. He Xinjin écrit dans un texte intitulé « Des amis » : « La forme la plus haute des rapports humains, ce sont les rapports entre amis. Quand l'amitié règle tous les rapports, la Voie règne et l'Étude a pour seul objet ces rapports entre amis. » Les autres relations humaines sont plus mélangées. Les rapports entre amis sont fondés sur la

reconnaissance de l'autre ; et le rapport du maître et du disciple aussi. Les notions de père et fils, de prince et de sujet devraient se perdre naturellement dans l'oubli. He Xinjin défend l'association volontaire, écarte les rapports de sujétion et de domination. Il a compris qu'il fallait abolir la propriété privée. On disait : « Confucius évitait quatre choses : il n'avait pas d'intentions personnelles, n'avait pas de but arrêté, ne s'obstinait pas, ne se mettait pas en avant ». He Xinjin dit qu'il faut comprendre cela autrement, à l'inverse : « Confucius condamnait quatre attitudes : ne pas avoir d'intentions personnelles, ne pas avoir de but arrêté, ne pas s'obstiner, ne pas se mettre en avant. » He Xinjin propose une philosophie de l'action, émancipée des conventions, libre. L'homme à venir « n'aura d'autre prince que l'univers tout entier, il n'aura d'autre père que l'univers tout entier ». Et encore : « Le prince, c'est l'égalité. Le prince, c'est la collectivité. »

Li Zhi, dans une lettre à Jia Hong, écrit : « He Xinjin a été d'un héroïsme sans pareil. Il n'y a pas trace de supplication dans les lettres écrites aux autorités par cet homme enchaîné, ligoté, dans leur éloquence ample et sans détour. Il digresse, il plaisante comme si de rien n'était ; je n'ai jamais rien vu de comparable à ce style merveilleux qui n'emprunte pas un mot aux auteurs du passé. » Billeter donne la traduction de « l'apologie de He Xinyin » (chapitre VIII). C'est ensuite que, prenant distance avec sa propre famille, et ses postes, en 1585, Li Zhi prend refuge dans un monastère bouddhiste de Macheng. Chaque homme n'est-il pas un bouddha ? Chacun ne doit-il pas reconnaître la dignité de tout autre homme ? « Toutes les créatures participent de la même substance que moi-même. » Li Zhi se fait raser la tête. Il ne fait pas ses vœux, mais se définit comme un étranger qui s'est arrêté là. Il se réjouit, lui qui n'a jamais supporté l'autorité, d'être désormais autonome. Il peut alors chercher la voie et quitter le monde. Il peut enfin écrire le *Livre à brûler*. Il y énonce la mort de la métaphysique comme pensée de l'Un ; car toute origine suppose « deux », par exemple l'homme et la femme.

Roselyne DÉGREMONT

Paul Mathias, *Montaigne et l'usage du monde*, 2^e éd. revue et corrigée, Paris, Vrin, coll. « Bibliothèque des philosophies », 2023, 368 p., 15 €.

Dans cette nouvelle mouture de son ouvrage sur Montaigne (2006), Paul Mathias, nous offre les résultats d'années et même de décennies de lecture attentive et amoureuse de Montaigne. Bien des leçons seront tirées de cette lecture. Le titre joue sur les deux sens de l'expression « usage du monde », aussi bien, suivant le génitif subjectif, l'usage que nous pouvons faire du monde, que, sur le génitif objectif, l'usage que le monde menace de faire de nous. Le livre tente de tracer cette relation multiple et éminemment complexe de ce que Montaigne désigne par le « vivre à propos ». Soulignons deux dimensions de ce riche travail.

D'abord, il s'agit d'une présentation de la philosophie de Montaigne, ce qui en soi pose un redoutable défi. L'exposé se heurte tout de suite au problème de faire entrer cette pensée dans les grilles de la discipline philosophique. Depuis des années qu'il appréhende Montaigne philosophiquement, Paul Mathias n'hésite pas à traiter les *Essais* en fonction des grandes catégories de la philosophie. Rappelons pourtant qu'il n'y a pas si longtemps, on contestait que Montaigne puisse être qualifié de philosophe, notamment en s'appuyant